

« Contre-Attaque ». L'offensive révolutionnaire ou la mort

Michel Surya

DANS LIGNES 2013/2 (N° 41), PAGES 154 À 175

ÉDITIONS ÉDITIONS LIGNES

ISSN 0988-5226

ISBN 9782355261190

DOI 10.3917/lignes.041.0154

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-lignes-2013-2-page-154.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Lignes.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

« Contre-Attaque ».

L'offensive révolutionnaire ou la mort

Michel Surya

[Préface à la première édition réunissant les textes de Georges Bataille et André Breton écrits en 1935 et 1936 pour « Contre-Attaque » publié sous le titre : « *Contre-Attaque* ». *Union de lutte des intellectuels révolutionnaires. 1935-1936*. Paris, Éditions Ypsilon, coll. « Contre-Attaque », 2013.]

*« Ce que nous avons devant les yeux,
c'est l'horreur de l'impuissance humaine. »*

G. Bataille

« Contre-Attaque », union de lutte des intellectuels révolutionnaires Manifeste – 7 oct. 1935

On ne connaît pas l'auteur (ce ne sera pas toujours le cas, on le verra) de cette déclaration à tous égards inaugurale. Il est vraisemblable que plusieurs le sont. On a pour le supposer deux raisons au moins qui ne s'ajoutent pas exactement l'une à l'autre. La première, c'est que rien n'y manque. La seconde, c'est qu'il ne s'y trouve rien en trop. Que rien n'y manque : à peu près tout ce qu'il est convenu d'attendre d'un tel texte y figure en bonne place et prête à l'unanimité. Que rien ne s'y trouve en trop : on n'y lit rien de ce qu'on lira aussitôt dans les autres, à quoi le nom de Bataille prête et se reconnaît. Marxiste (la lutte de classes y tient lieu de socle des « *valeurs morales essentielles* ») ; ouvrieriste (on y réclame la « *socialisation des moyens de production* » et l'accroissement de la consommation) ; internationaliste (on y révoque par avance et par principe toute idée de nation ou de patrie), la déclaration se tient dans les limites de ce qu'il

n'y a sans doute personne, du PCF à l'extrême gauche, intellectuelle et politique, à ne pouvoir tenir pour acceptable. Cette concession, si c'en est une, doit être notée pour commencer.

Deux bizarreries l'atténuent, cependant : la violence (dite « *impérative* ») qui s'en dégage à tout instant. « *Violemment hostiles* » en constituent les premiers mots, qu'il y a lieu de ne pas moins tenir pour *inauguraux* que la déclaration l'est elle-même (inauguralité à la puissance deux et, en tant que telle, décisive). Hostilité déclinée sur tous les tons. Lesquels empruntent tantôt à la rhétorique léniniste, tantôt à une rhétorique inédite. Léniniste : « *La constitution d'un gouvernement du peuple, d'une direction de salut public, exige une intraitable dictature du peuple armée* » – dit d'emblée et sans surprise la déclaration (qu'elle-même souligne). Inédite : intraitable, cette violence se doit d'être en outre exaltée, mieux même « *fanatique* ». Exaltation, fanatisme¹ : on lit là quelque chose qu'on ne lit alors sans doute pas ailleurs, au contraire de ce que j'ai dit d'abord (que je n'ai dit que pour qu'on mesure que tout n'a pas *tout de suite* été dit), et qu'inspire Bataille (qu'il faut supposer Bataille avoir inspiré, quoi que celui-ci concède par ailleurs aux autres « tons » de la rhétorique révolutionnaire). Le trait est appuyé que personne ne conteste d'abord, pas même Breton.

En effet, Bataille ne peut pas ne pas être celui qu'il faut tenir pour l'auteur de cette phrase qui parle, en philosophe autant qu'en politique, de « *l'aspiration fondamentale des hommes à l'exaltation affective et au fanatisme* ». Qui n'en parle pas sans s'adosser à ce qu'il a écrit déjà (dans la « *Structure psychologique du fascisme* », par exemple²), et pour dire explicitement

1. Familièrement, les membres conviendront de parler entre eux de leur mouvement comme du « *Mouvement fana* » ; c'est ce que nous apprend Henri Dubief, qui en a lui-même été membre avant de s'en faire, plus tard, le premier historien. Beaucoup des faits repris ici lui emprunteront : « *Témoignage sur Contre-Attaque* », *Texture*, n° 6, 1970. Il convient d'ajouter à cette première histoire, cette seconde, de beaucoup plus complète, établie par Marina Galletti, dans son livre : Georges Bataille, *L'Apprenti sorcier. Textes, lettres et documents 1932-1939*, rassemblés, présentés et annotés par M. G., Paris, La Différence, 1999.

ceci : à l'exaltation, au fanatisme fascistes, il faut apprendre à opposer une exaltation et un fanatisme révolutionnaires (marxiste, ouvrieriste, internationalise). Affirmation double, plus paradoxale qu'il n'y paraît : laquelle décide que la révolution sera exaltée et fanatique, qu'elle ne peut que l'être depuis que le fascisme (le national-socialisme) lui a enseigné qu'il n'y a de mouvement de masse possible, révolutionnaire ou contre-révolutionnaire, que captant « *l'aspiration* fondamentale » des hommes à l'exaltation, au fanatisme. Ce qui revient certes à créditer le fascisme d'une vertu au moins, peut-être d'une vertu *de trop*¹. La très brève histoire de « Contre-Attaque » démontrera vite que les surréalistes n'en sont d'abord convenus que pour se rétracter ensuite. Et y voir une confusion, dont ils accuseront Bataille le moment venu de l'accuser.

Si peu « bataillienne » que semble donc cette déclaration inaugurale, si peu faite qu'elle soit pour qu'on n'y reconnaisse que son influence, pas même une influence décisive, il faut cependant suspecter qu'elle l'est en ceci encore, qui doit pourtant explicitement à Bataille (les textes qui l'ont précédée permettent de n'en pas douter) : 1. l'histoire récente nous enseigne que la révolution de style bolchevique n'est possible – la restriction est tout de même de taille – qu'à la condition qu'elle vise au renversement de régimes autocratiques, pas de régimes démocratiques (dans le cas de régimes démocratiques, c'est un « *désastre* », y est-il écrit) ; 2. Hegel, hégélianisme étrange ou renversé, nous enseigne pour sa part, dialectique encore en cela, encore qu'à rebours, que ce sont les maîtres qui sont des esclaves (les esclaves

2. « La structure psychologique du fascisme » a d'abord paru, en deux livraisons, dans *La Critique sociale*, n° 10, novembre 1933, et n° 11, mars 1934 ; repris dans *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, 1970, p. 339 ; publié en volume à part : *La Structure psychologique du fascisme*, postface de Michel Surya, Nouvelles éditions lignes, 2011.

1. Jean Dautry et Pierre Aimery, dans l'un des fascicules prévus de « Contre-Attaque » et jamais publiés (j'y reviendrai), écrivent explicitement : « *Jamais une démocratie stabilisée n'a été sérieusement menacée par un milieu ouvrier insurrectionnel. Seuls les mouvements fascistes sont venus à bout des régimes démocratiques.* »

du capital¹), renversement par lequel les esclaves sont, de fait, des maîtres (sont appelés à le devenir). Ce sont là deux points clés de la démonstration donnée comme inaugurale. Étranges l'un comme l'autre, le premier laissant supposer que Bataille parie sur l'autocratisation croissante (fascisante) du pouvoir en France, le second sur l'escalavagisation classiste de la bourgeoisie (c'est, de sa part, supposer une nouvelle contradiction interne au capitalisme, dont nul ne se serait avisé jusque-là : le capital aliénerait les capitalistes avant – autant sinon davantage – qu'il n'aliène les ouvriers) pour que les conditions soient réunies de l'imminence de la révolution : « *Le temps est venu de nous conduire tous en maîtres et de détruire physiquement les esclaves du capitalisme* ». (Les surréalistes ne contrediront pas à cette hypothèse d'une auto-aliénation capitaliste, non plus qu'à celle d'une autocratisation tendancielle de la démocratie parlementariste). Nul n'y contredira d'ailleurs. Pourtant, l'une comme l'autre de ces affirmations paradoxales vont contre toute la théorie révolutionnaire. Nul n'y contredira sans doute parce qu'aucun marxiste authentique ne compte au nombre de ceux à l'approbation de qui cette déclaration sera soumise pour signature. On est là d'abord, quoique l'ambition en soit pourtant politique, entre intellectuels.

Du groupe que cette déclaration s'est constitué

Le résultat recherché était-il qu'un nombre suffisant et représentatif d'intellectuels signât cette déclaration? En ce cas, il est aussitôt atteint. Ils sont 13 à la signer d'abord²; 25 ensuite³. 38

1. L'esclavagisme consistant à vivre « *conformément à la violence immédiate de l'être humain* ».

2. Pierre Aimery, Georges Ambrosino, Georges Bataille, Roger Blin, Jacques-André Boiffard, André Breton, Claude Cahun, Jacques Chavy, Jean Delmas, Paul Eluard, Maurice Heine, Pierre Klossowski et Benjamin Péret.

3. Entre autres, Adolphe Acker, René Chenon, Henri Dubief, Jacques Fischbein, Arthur Harfaux, Georges Hugnet, Marcel Jean, Dora Maar, Léo Malet, Georges Mouton, Henri Pastoureau et Yves Tanguy. On notera que Pierre Kaan, qui compta pourtant beaucoup auprès de Bataille dans l'élaboration des déclarations, au point de contredire vivement à certains de ses énoncés initiaux,

personnes forment donc le noyau ce qu'il y a lieu d'appeler cette « *union des intellectuels révolutionnaires* » (Henri Dubief estime à 70 le nombre de ceux qui firent au total partie de « Contre-Attaque »). On l'a abondamment dit, et c'est ce qui suscite en effet l'étonnement autant que l'intérêt, cette « union » marque la réconciliation de Breton, du surréalisme donc et de quelques-uns de ses principaux représentants (pas tous en effet, et il arrivera que Breton le regrette), et de Bataille, qu'accompagnent quelques-uns de ses amis (des « souvariniens » dit-on alors, parce que, pour quelques-uns d'entre eux, ils avaient appartenu, avec Bataille et dans sa proximité, au Cercle communiste démocratique, en effet fondé par Boris Souvarine). L'étonnement est pour le moins possible : les rapports exécrables que les deux hommes ont toujours entretenus, qui ont culminé dans le très violent échange dont Breton a pris l'initiative malheureuse au moyen du second *Manifeste du surréalisme*, où il s'en prend nommément à Bataille, auquel Bataille a répliqué au moyen du pamphlet « Un cadavre », non moins violent, qu'ont signé plusieurs des surréalistes « historiques », quittant le premier pour le second, étaient faits pour qu'une telle réconciliation, si peu de temps après, fût difficilement imaginable, encore moins possible. On a voulu y voir la pression et la précipitation des événements, lesquels les y auraient contraints. Impossible d'en douter *a priori*. En effet, si la méfiance n'a pas disparu, il n'en semble pas moins que chacun agisse comme si un intérêt supérieur commandait à leur récente entente.

Deux groupes sont ainsi constitués, dont ne décide pas leur appartenance d'origine (surréalistes ou « anti »-surréalistes), mais la géographie : un groupe rive droite et un groupe rive gauche¹. Rive droite : le groupe Sade ; rive gauche : le groupe

n'y figure pas (voir l'échange de lettres de l'un et l'autre dans *L'Apprenti sorcier*, *op. cit.*, p. 228-248). Pierre Kaan n'en devait pas moins collaborer aux *Cahiers de « Contre-Attaque »* pour le fascicule intitulé « La Patrie ou la Terre » (voir *infra* : « Les Cahiers de “Contre-Attaque” »).

1. Groupes que les séances plénières réunissaient. Dubief apporte là-dessus toutes les précisions nécessaires : c'est au café de la Régence, au Palais Royal

Marat. Surenchère de la division ? Non, division dans la division ; la preuve : Bataille et Breton appartiennent tous deux au même groupe (Sade), où, dit Dubief, tout se décidait. Importante précision : la rivalité ne s'y jouait donc pas exactement.

Les Cahiers de « Contre-Attaque »

Annnonce des publications – novembre 1935

« Contre-Attaque » se dota aussitôt d'une publication, tout du moins engagea le projet de celle-ci. Sous la forme d'une série de fascicules (144 pages prévues tout au plus, à paraître à partir de janvier 1936). Un seul paraîtra, que donne cette édition, par laquelle elle commence, pour marquer que c'est là que se lit la théorie circonstancielle possible de « Contre-Attaque » ; et pour marquer que c'est à Bataille essentiellement que cette théorie doit ; lui seul l'a en effet rédigé.

Ce n'est donc pas ce qui était prévu. 11 autres fascicules furent annoncés, qui ne virent pas le jour¹. Tous annoncés et résumés (titres, suivis de quelques lignes), d'aucuns par avance signés (affichant les noms de leurs auteurs programmés). Breton et Bataille devaient écrire le premier, « Mort aux esclaves », qu'ils n'écrivirent pas². Une phrase en reprend la déclaration initiale

que les promoteurs du mouvement se réunirent en septembre 1935, autour de Bataille et Breton – on doit pouvoir parler là de réunions constitutives. Les séances suivantes, ou plénières, se tinrent au café de la Mairie, place Saint-Sulpice ; enfin, au Grenier des Augustins, rue des Grands-Augustins, loué au mouvement par Jean-Louis Barrault. C'est là en effet que Bataille et Breton prirent la parole le 24 novembre (séance consacrée à la question du Front populaire, dont témoignent ici l'intervention de Breton datée de ce jour et le texte de Bataille « Front populaire dans la rue » publié dans *Les Cahiers de « Contre-Attaque »*, n° 1) et le 8 décembre (séance sur « L'exaltation affective et les mouvements politiques » ; voir l'intervention de Breton datée de ce jour et le texte de Bataille « Vers une révolution réelle » publié dans *Les Cahiers de « Contre-Attaque »*, n° 1).

1. Ceci était encore prévu qui était annoncé aussi, qui ne vit pas davantage le jour : de fascicules-suppléments. Le premier d'entre eux : « La révolution ou la guerre », de Bernier et Bataille.

2. De même qu'ils devaient écrire ensemble le fascicule XI : « L'autorité, les foules et les chefs ».

– « *Le temps est venu où le monde doit être débarrassé des dirigeants-esclaves, des aveugles qui conduisent aujourd’hui la malheureuse multitude à l’abîme* » (thème, on le verra, récurrent de l’entreprise). Bataille se réservait sans doute le fascicule annoncé sous le titre : « Enquête sur les milices, la prise du pouvoir et les partis » ; comme en témoignent les trois pages d’ébauche publiées depuis¹, non moins sûrement que le ton adopté, lequel en appelle à un « *mouvement enthousiaste, ascendant, violent, de milices du peuple [...]* » (mais on verra que Breton a eu tôt fait d’adapter un ton identique). De même de celui qui porte sobrement pour titre : « Les plans économiques », dont la première phrase – « *Le travail humain est devenu semblable à celui d’une mouche sur un papier à glu* » – ne laisse certes pas de doute sur celui qui se le réservait ; il ne se peut pas en effet que ce ne fût pas lui qui rédigeât les mots au moyen desquels il était annoncé². De même, de Bataille aussi, celui annoncé sous le titre : « La dialectique hégélienne du maître et de l’esclave... », ce que cette affirmation confirmerait : « *Le rapport actuel maître-esclave tend à se renverser dialectiquement.* » S’il n’est pas utile de les énumérer tous, un point attire l’attention cependant, par lequel « Contre-Attaque » tranche avec les programmes révolutionnaires de l’époque, qui doit sans doute aux uns autant qu’aux autres, aux surréalistes autant qu’aux « anti »-surréalistes : l’insistance portée sur les questions « morales », c’est-à-dire, nommément, les questions familiales et sexuelles – elles sont indissociables et indissociablement politiques, ce dont ces deux phrases suffisent à témoigner : « *Seule cette morale turbulente et heureuse [...]* peut servir de principe à des rapports sociaux libérés des misères du système de production actuel. » (fasc. « La vie de famille », annoncé sous les noms de Jean Bernier³ et Georges Bataille) ; « *Préexistantes à la*

1. Dans *L’Apprenti sorcier*, op. cit..., p. 194-197.

2. Faut-il y lire une provocation sibylline ? Breton avait en effet écrit, dans le *Second manifeste du surréalisme* justement : « *M. Bataille aime les mouches. Nous, non...* »

3. Jean Bernier, que l’annonce de ces fascicules crédite d’interventions importantes, n’a pourtant pas compté au nombre des premiers et des seconds signataires de la déclaration inaugurale.

question sociale, non moins impérieuses chez les primitifs que chez les civilisés, refoulées par les tabous autant que par les codes, les questions sexuelles risquent d'échapper à leur solution révolutionnaire, pour peu que les tenants de la Révolution s'obstinent, contre toute logique, à les ignorer. » (fasc. « Questions sociales et questions sexuelles », annoncé sous les noms de Maurice Heine et Benjamin Péret¹, en effet bien faits pour les poser). Dernier trait par lequel « Contre-Attaque » se singularise, à la vérité rompt avec la platitude de la rhétorique révolutionnaire de l'entre-deux-guerres : les précurseurs qu'il se donne, Sade, Fourier et Nietzsche², auxquels, entre autres, Heine, Klossowski et Ambrosino devaient consacrer l'un des fascicules les plus prometteurs : « Les précurseurs de la révolution morale ».

Trois interventions d'André Breton

(du 11, du 24 novembre et du 8 décembre 1935)

Quelle part revient à la fin à Breton de cette entreprise, qu'on a à l'époque pu croire surréaliste, que l'on attribue depuis, comme on le dit d'un tableau, à Bataille ? Une part loin d'être négligeable. La notoriété du mouvement, au moins : Breton a inséré l'annonce des publications à venir du groupe (*Les cahiers de Contre-Attaque*), de même qu'un bulletin de souscription, dans les exemplaires de *Position politique du surréalisme* (1935)³

1. Maurice Heine, sans doute aujourd'hui le moins connu des deux, était susceptible de jouer, dans le dispositif équivoque du mouvement, un rôle considérable : celui de conciliateur. Estimé des deux parties, son histoire plaidait en effet pour l'alliance improbable que Bataille et Breton cherchaient (voir G. Bataille, *L'Apprenti sorcier*, *op. cit.*, p. 150-151) ; on lui doit le premier grand livre à avoir été consacré à Sade : *Le Marquis de Sade*, texte établi et préfacé par Gilbert Lély, Paris, Gallimard, 1950.

2. Sade et Nietzsche seront bientôt deux des figures tutélaires d'Acéphale.

3. Cette « déclaration constitutive », encartée dedans, clôt le volume *Position politique du surréalisme* (publié en novembre 1935) qui consacre la rupture de Breton et du surréalisme avec le communisme, français et soviétique, et dont la préface finit par ces mots : « *J'estime que cette question de l'action à mener doit recevoir, de moi comme de tous ceux qui sont d'humeur à en finir avec un objet laisser-faire, une réponse non équivoque. Cette réponse, on la trouvera, en octobre 1935, dans ma participation à la fondation de CONTRE-ATTAQUE, union*

– de là qu'on ait tenu d'abord tenu « Contre-Attaque » pour une forme nouvelle ou supplémentaire du surréalisme. La notoriété, de toute façon, était du côté de Breton et des surréalistes, pas de celui de Bataille, même flanqué de quelques ex-souvariniens – ce que ce dernier n'ignorait certes pas, et dont il a joué.

Mais ceci est plus remarquable, ou plus intéressant, sur lequel on n'insiste somme toute qu'assez peu : on s'accorde certes sur les raisons que Bataille aurait eues de forcer le trait, de surenchérir (il en aurait été entre eux à celui qui était authentiquement, ou le plus, révolutionnaire – ce qui s'accorde assez bien avec la part de puérilité personnelle à laquelle on réduit souvent les conflits internes au surréalisme) ; on ne s'accorde pas moins sur celles que Breton aurait eues de l'en accuser – et pour rompre, puisque c'est ce qu'il aurait voulu, ce qu'il aurait voulu pour, une fois la rupture survenue, retrouver un surréalisme rasséréiné, consolidé. Ces raisons ne sont pourtant, dans un cas comme dans l'autre, pas si claires. Il faut en effet faire avec ceci que Breton a donné en 1935, et ces trois déclarations en témoignent abondamment, à l'opposé donc de tout calcul, toutes les preuves d'une sincérité intraitable (rien dans celles-ci qui permette d'en douter ; l'affirmation du contraire même : « *Je suis résolu, pour ma part, à accepter toutes les conditions du jeu, la première de ces conditions étant la confiance que chacun de nous doit accorder à tous ceux qui assument la responsabilité d'engager une telle partie avec lui.*¹ ») ; celles aussi de désirer se hisser au degré d'effervescence folle soutenu par Bataille, ce dont attestent la plupart de ses énoncés, lesquels excèdent de beaucoup ceux qu'on associait jusqu'alors au surréalisme, que lui-même avait voulu qu'on lui associât (et l'on sait avec quel soin il veillait

de lutte des intellectuels révolutionnaires, dont je reproduis à la fin de ce volume la déclaration constitutive. » (A. Breton, *Position politique du surréalisme*, Paris, Bibliothèque Médiations, Denoël-Gonthier, 1962, p. 12 ; et A. Breton, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, édition établie par Marguerite Bonnet avec la collaboration de Philippe Bernier, Étienne-Alain Hubert et José Pierre, t. II, p. 415.

1. Il précise : « [...] *quels qu'aient pu être nos différends passés.* »

dessus, comme leur seul maître). Retiendra-t-on pour en douter que, ici ou là, il semble tergiverser, tantôt être tenté de donner, contre Bataille, des gages à la tradition révolutionnaire incarnée par le mouvement ouvrier (tradition à laquelle il en appellera en effet de nouveau une fois la rupture survenue), tantôt de ne pas savoir quelle attitude adopter vis-à-vis du Front populaire (mais Bataille aussi se montre hésitant à son sujet¹)... À tort. Ce qui devrait attirer l'attention, c'est comment lui-même fait cas de toutes les suggestions théoriques de Bataille (de quasi-communions), combien il paraît les trouver pertinentes, à quel point même il les reprend et les encourage, par exemple en appelant à leur donner forme de « *mots d'ordre bouleversants* ». On devrait au contraire s'étonner² de ce que, par la voix très autorisée de Breton, le surréalisme dit soudain ceci qui l'excède de beaucoup, qui excède du moins ce que lui-même lui a jusqu'alors fait dire : « *Ce n'est pas, répétons-le, ce n'est évidemment pas sur une formation inorganique de cet ordre [ce qui reprend mot pour mot l'affirmation de Bataille : « Nous devons transformer le chaos du Front populaire en énergie organique »] [...] que nous pouvons compter pour abattre un régime que tout en nous condamne et avait condamné bien avant que le fascisme, avec les aggravations qu'il comporte, ne se fût porté à son secours. Ce que nous voulons opposer à la fois au fascisme et à ce régime même une fois opéré de la tumeur récidivante du fascisme, c'est, avons-nous dit, "une vaste force disciplinée, fanatique, capable d'exercer un jour une autorité impitoyable"*. » On peut sans peine,

1. « *Nos affinités avec les éléments vivants, les éléments agissants du Front populaire sont hors de cause. Ce n'est pourtant pas une raison pour que nous ne nous représentions pas qu'ils sont la minorité et que le Front populaire est en mesure de les déclarer indésirables quand ils voudront exiger de lui qu'il tienne ses promesses. Mais c'est encore moins une raison pour ne pas, jusque-là, lutter avec eux de toutes nos forces à l'intérieur du Front populaire.* » (Intervention du 24 novembre 1935).

2. D'aucuns s'en étonnent en effet, comme c'est le cas, éloquent et raisonnable, de l'éditeur de ces interventions de Breton dans les *Œuvres complètes* d'André Breton, pour qui celles-ci « *ne laissent pas de surprendre* » (p. 1665) ou sont, à cette date, « *fort inattendues* » (A. Breton, *Œuvres complètes*, t. II, édition établie par Marguerite Bonnet avec la collaboration de Philippe Bernier, Étienne-Alain Hubert et José Pierre).

après coup, douter de la pertinence d'une analyse qui n'établit pas de différence de nature, tout au plus de degré, entre la démocratie capitaliste et le fascisme (analyse qui fait aussi peu cas que possible de la « question » raciale, par laquelle le national-socialisme se distinguera du fascisme) – analyse qui survivra à la guerre –, on voit ici Breton la reprendre de Bataille (à laquelle l'analyse de Bataille s'est réduite aux fins d'agitation). De même qu'on le voit reprendre, après lui, tout ce que Bataille a pensé pour « Contre-Attaque », au titre de la nécessaire fanatisation révolutionnaire des masses, la seule en mesure de répondre à la fanatisation régressive, archaïque, fasciste, à quelque *sacrificium intellectus* qu'il faille pour cela consentir (qu'il ne mesure un instant que pour y mieux consentir) : « *Oui, nous avons bien en vue le déchainement d'une force aveugle [...]* ».

On peut en faire l'hypothèse : ces énoncés, pour Breton, et pour maximalistes qu'ils soient en effet pour lui, le premier, sont « surréalistes » aussi, ils le sont *a fortiori*. Peut-être même sont-ils la vérité violente, fiévreuse, aveugle, obscure du surréalisme ainsi qu'il se serait jusqu'alors méconnu (ainsi qu'il se serait aussi connu, mais sans y consentir encore entièrement), à laquelle Breton donnerait soudain droit de cité, suscitant, de son propre aveu, la méfiance des siens (certains de « *nos camarades surréalistes, qui hésitent encore à nous suivre [...]* »). La déclaration du 8 décembre 1935 n'en appelle sans doute pas pour rien à deux des figures tutélaires du surréalisme depuis dix ans : Sade et Lautréamont (quand bien même le sont-ils sur un mode – « romantique » – avec lequel Bataille s'efforçait au même moment de rompre) : « [...] *nous sommes pour Sade en prison sous Louis XVI comme sous Robespierre, nous sommes pour le vieux manichéisme éternellement jeune qui fleurit comme pour la première fois, à jamais, dans les Chants de Maldoror.* » (Il n'y a pas jusqu'au nom de Robespierre, cité ici au détour, qui ne puisse passer pour un accord implicite fort de Breton avec Bataille) ; l'un comme l'autre ont choisi de lui opposer les intraitabilités de Sade et de Marat, les seules conséquentes, intellectuellement

et politiquement¹. Bataille serait alors celui qui, les circonstances y prêtant, aurait fourni à Breton les formes, les figures et les énoncés susceptibles de raviver un surréalisme que ses œuvres tendaient déjà à épuiser (ce sera plus tard la thèse de Bataille : que les œuvres du surréalisme ont eu raison de ce que le surréalisme portait en lui d'impersonnel et de souverain). On serait alors autorisé d'y voir les prémisses de l'accord qui, après la guerre, unira les deux hommes, accord qu'ils n'ont plus manqué de marquer, quelque peu de cas qu'on en fasse la plupart du temps.

« Front populaire dans la rue »

Les Cahiers de « Contre-Attaque », n° 1, mai 1936

Il serait excessif de dire que les traits de « Contre-Attaque », qui caractérisent exactement « Contre-Attaque », qui différencient « Contre-Attaque » des autres groupes auxquels on pourrait être tenté de l'apparenter, se retrouvent tous dans la déclaration de Bataille, du 24 novembre 1935, celle-ci marquât-elle pourtant le mieux l'histoire qui aura été la sienne (sa spécificité, son intention, etc.). La plupart, oui, cependant. Celui, par exemple, mais c'est le moindre d'entre eux, qui consiste à distinguer entre la prise du pouvoir contre un régime autocratique et contre un régime démocratique (la difficulté est à ce point plus grande de ravir le pouvoir aux régimes démocratiques qu'on a vu Bataille spéculer presque sur la nécessaire autocratisation de la démocratie parlementariste française – sur sa fascisation). Ainsi celui-ci y affirme-t-il ceci : « *Ce n'est pas en tant qu'autorité à décomposer [que la démocratie] doit être combattue mais en tant qu'absence d'autorité*² ». Affirmation dont on comprend bien que

1. Une lettre de Maurice Heine, de 1939, citée par M. Galletti (*L'Apprenti sorcier, op. cit.*, p. 207-208) le dit explicitement : « *La révolution, pour nous, ça n'est ni Mirabeau, ni Danton, ni même Robespierre. C'est Marat, c'est Lepelletier de Saint-Fargeau, c'est Sade, c'est Babeuf.* »

2. Bataille le dit d'une phrase, qui doit là plus à l'analyste qu'à l'agitateur : « *S'il n'existe pas dans une société donnée de souverain irresponsable exerçant*

la soutient cette autre qui veut que les capitalistes soient eux-mêmes les esclaves du capitalisme (on a vu depuis quel point de vue hégélien paradoxal ou retourné), mais dont on ne comprend pas d'emblée qu'elle soutient un éloge de l'autorité, ou de la force, ou de la violence, auquel on ne se serait pas nécessairement attendu. Qui est logique pour autant. À ces « *fripouilles désemparées* » qui « *marchent stupidement à l'abîme* », au « *déchet* » qu'elles forment, Bataille décide qu'il faut opposer, leitmotiv maintenant connu de « Contre-Attaque », une « *violence impérative* », une « *autorité intraitable* ». C'est donc que la révolution sera autoritaire, qu'il n'y a de révolution qu'autoritaire ; que la plus grande autorité doit même être son mot d'ordre (d'autres textes disent au même moment à quelle discipline il convient que la très petite troupe de « Contre-Attaque » se soumette elle-même pour que les masses s'y soumettent avec elle).

Il se peut cependant qu'on ne mesure pas tout de suite ce que cette affirmation coûte en termes politiques. Ceci, entre autres, d'abord : qu'il ne peut plus être là question de politique, quand bien même il s'agirait de faire que la politique l'emporte encore, y compris contre sa disparition : « *La liquidation de la société bourgeoise [...] ne peut-être obtenue par aucun travail politique.* » Ceci encore : ce dont la politique n'est plus le moyen, la rue le sera. La rue : autrement dit, l'effervescence (laquelle est de nature dépressive), l'émotion (laquelle ne peut qu'être violente), l'exaltation (que la passion des masses, pas sa raison, est seule susceptible de faire naître).

De quoi l'émotion, l'effervescence, l'exaltation naîtraient-elles en effet ? Réponse inattendue, c'est-à-dire aussi peu marxiste que possible (ou corrigeant Marx) – de l'ennui : « *L'opium du peuple dans le monde actuel n'est peut-être pas tant la religion que l'ennui accepté.* » L'ennui, autrement dit la détresse. Laquelle résigne, sans doute, mais peut servir au soulèvement : « *Pour qui ne se laisse pas endurcir par le vide de la vie, il existe dans*

personnellement le pouvoir, la concentration nécessaire au développement extrême de l'émeute n'est pas possible. »

ce monde qui semble disposer de ressources sans bornes, une détresse à laquelle ne remédie qu'une sorte d'imbécillité générale, acceptée avec paresse. » La détresse est la même qui incline, qui courbe, qui peut soulever aussi. Si l'on suit Bataille de près, l'imbécillisation est la même à laquelle le vide de la vie réduit qui porte en elle l'effervescence de sa fin. Affirmation qui tient du pari.

« *Il est possible*, écrit-il, *de donner le nom générique de mouvements organiques aux organisations de forces cohérentes et disciplinées qui reconstituent dans ses fondements la structure de l'autorité à l'intérieur d'une démocratie qui se décompose.* » La désignation est précise, dont il consent qu'elle n'est pourtant que « *possible* » ; dont le contraire l'est tout autant, risque majeur, qui ferait que ces mouvements – organiques – auraient « *des conséquences désastreuses* ». Bataille prévient donc l'accusation qu'on ne tardera pas à lui faire : c'est le cas de ceux qui se sont développés en Allemagne et en Italie. La structure de ces mouvements est donc la même, dont la polarité peut-être radicalement différenciée, opposée. Bataille continue de parier sur la radicalité de cette différenciation, de cette opposition, qui veut qu'il défende cette lutte politique-là, la seule possible, quand bien même lui faut-il reconnaître qu'il lui faut pour cela inverser une polarité dont le fascisme et le national-socialisme constituent, dit-il, les seuls exemples « *complets* ».

Six tracts de « Contre-Attaque »

Tract de janvier à mars 1936

Pour secondaires que puissent paraître ces six tracts – ce que sont les tracts en général, traces de la communication ou de la propagande d'un mouvement –, c'est de l'un d'eux que la rupture va surgir.

Le premier (appel à une réunion sur « La patrie et la famille ») a le ton qu'annonçaient certains des *Cahiers* prévus, qui se montraient résolus de faire des questions « morales » (sexualité, famille, etc.) des questions politiques aussi (« Contre l'abandon de la position révolutionnaire » est d'ailleurs le sous-titre de cet

appel). Une phrase admirable y figure qui justifierait de parler du *sur-antifascisme* de « Contre-Attaque » par opposition au sur-fascisme dont l'ont accusé les surréalistes une fois la rupture consommée : « *Père, Patrie, Patron, telle est la trilogie qui sert de base à la vieille société patriarcale et, aujourd'hui, à la chiennerie fasciste.* »

Le deuxième tract n'intéresse pas tant par son thème, obligé, presque convenu dans la gauche et l'extrême gauche – les 200 familles¹ – que par la justice, qu'on imagine « impérative » ou « intraitable », à laquelle il en est appelé à leur sujet ; et, surtout, par l'évocation, qui deviendra bientôt centrale dans Acéphale, de l'anniversaire de l'exécution capitale de Louis XVI.

Le troisième (« Les fascistes lynchent Léon Blum ») tient en quelques lignes, dont on n'est pas forcé de tenir un très grand compte du point de vue de l'économie politique du mouvement ; à ceci près cependant qu'il marque un réajustement soudain, un rapprochement même, fortuit ou contraint, avec le leader du Front populaire, Front populaire dont « Contre-Attaque » n'avait encore jusque-là parlé qu'avec condescendance ou dédain. Il faut y mesurer que l'étreinte se resserre ; et que, d'offensivement (fanatiquement) révolutionnaire qu'il voulait être, le mouvement devient d'un coup défensif. C'est une inclination auquel il n'échappera pas en effet, et auquel Bataille lui-même n'échappera pas davantage. Il ne s'agit plus de contester la politique du Front populaire ; pas même de la défendre ; seulement de défendre le leader du front populaire dont, à l'extrême droite, chez les fascistes en effet, on ne veut à aucun prix (y compris au prix d'attenter à sa personne). Le tract a beau se conclure

1. Soit les deux cents plus gros actionnaires de la Banque de France, au sujet desquels Daladier lui-même avait déclaré, deux ans plus tôt : « *Deux cents familles sont maîtresses de l'économie française et, en fait, de la politique française. Ce sont des forces qu'un État démocratique ne devrait pas tolérer, que Richelieu n'eût pas tolérées dans le royaume de France. L'influence des deux cents familles pèse sur le système fiscal, sur les transports, sur le crédit. Les deux cents familles placent au pouvoir leurs délégués. Elles interviennent sur l'opinion publique, car elles contrôlent la presse.* »

par une réaffirmation renchérisante (« *L'offensive révolutionnaire ou la mort* »), ce qui est jeu dans « Contre-Attaque », ce que « Contre-Attaque » a prétendu mettre en jeu est battu en brèche (le jeu a changé de mains). Ce sont les fascistes qui sont passés les premiers à l'offensive, *en France aussi*. Ce qui aurait dû donner raison à Bataille (reprendre au fascisme les armes idéologiques qu'il a su constituer : n'est-ce pas ce qu'il voulait ?), mais qui prend de court jusqu'à lui : à la vérité, les fascistes ont toujours la même longueur d'avance, autrement dit ce sont eux qui disposent encore des moyens de répandre l'exaltation, fût-elle du tout au tout contraire (antisocialiste, antisémite, etc.) à l'exaltation que Bataille appelait à répandre (révolutionnaire, universaliste, etc.)¹.

« L'appel à l'action » (quatrième tract), qui n'est pas daté, dont Dubief assure que Bataille en est seul l'auteur, est plus consistant. Il n'en obéit pas moins, lui aussi, au recul observé avec le tract précédent (« Les fascistes lynchent Léon Blum »). Il n'y est plus question du capitalisme lui-même, ou seul, ou en tant que tel. Il y est question du capitalisme en tant qu'il est intrinsèquement fasciste, ou en tant qu'il le devient. Il faut le rappeler cependant : c'est à un « passage » qu'il se risque : celui qui consiste à passer de théorisations complexes, celles de la « Structure psychologique du fascisme », par exemple, à l'*action*. À l'action par excellence : s'emparer du pouvoir, but déclaré du groupe. Passage, simplification, réduction qu'il appelle : « *obéir à la nécessité d'une cause* ». Nécessité à laquelle il ne rappelle pas sans reproche Roger Caillois, qui s'y montre réticent : « *Vous invoquez quant à cette nécessité des principes supérieurs qui révèlent simplement une aptitude à réagir sur le plan de l'expression littéraire,*

1. On notera que c'est le seul tract diffusé *publiquement* par « Contre-Attaque », au cours de la seule manifestation à laquelle « Contre-Attaque » ait participé, en février 1936, du Panthéon à la Bastille ; notation qui n'est pas faite pour ironiser, accuser encore moins, seulement pour marquer combien, quelque intention qu'il ait eu du contraire, le mouvement ne s'est qu'une seule fois excepté de son caractère intellectuel pour aller au-devant de l'action.

*non sur celui de la réalité.*¹ » Passage difficile, qui ne va pas sans risque – le principal étant que la théorie y perde ce que l'action est présumée y gagner. Le tract commence par un court « divertissement » de lever de rideau, concession sans doute au nombre auquel il est destiné. La suite vaut mieux, qui concède cependant ceci à l'extrême droite, et n'est pas rien : nous avons en commun le « dégoût » de l'impuissance parlementaire ; aux révolutionnaires comme aux réactionnaires, le parlementarisme bourgeois paraît « écœurant ». Ceci différencie cependant l'extrême gauche de l'extrême droite : nous n'en appelons pas à un maître (le colonel de La Roque, en le cas présent – un « con », précisait le préambule en forme de « divertissement »), mais au peuple. Il faut en effet compter au moins avec le peuple pour s'emparer du pouvoir. Le mot semble aller de soi, qui a pourtant donné lieu à d'âpres débats théoriques même parmi les proches de Bataille², mettant en évidence une irrésolution théorique de taille quant au rôle du prolétariat, dont le mot même est pour finir écarté et, avec lui, la mission émancipatrice qu'il est de règle de lui reconnaître depuis Marx. Le « peuple » d'extrême gauche n'est pas moins antiparlementariste que le « peuple » d'extrême droite (ce qui pose pour le moins le problème de leur définition respective). Mais ceci les distingue *a priori* : l'extrême droite en appelle par nature à un homme fort, un militaire de préférence, par quoi elle s'est en effet toujours marquée, quand l'extrême gauche en appelle, tautologiquement en somme, contre eux et contre lui, à elle-même, c'est-à-dire au « peuple ». Pour autant, il y est toujours question de maîtrise : dans un cas, la servilité la commande, qui se cherche « l'un » pour chef ; dans l'autre, ce sont « tous », le peuple, qui sont appelés à agir en maîtres : « *Nous affirmons que ce n'est pas pour un seul mais pour TOUS que le temps vient d'agir en maîtres.* »³

1. G. Bataille à R. Caillois, lettre du 7 oct. 1935, in G. Bataille *Choix de lettres*, établi et préfacé par M. Surya, Paris Gallimard, 1997, p. 115.

2. Par exemple, lettre de G. Bataille à P. Kaan, fin sept. - début octobre 1935, in *Choix de lettres*, *op. cit.*, p. 111-114.

3. Dans des lettres à Breton, malheureusement encore interdites à la publication,

On n'ignore pas de qui est le cinquième tract, « Sous le feu des canons français », contrairement à ce qu'a d'abord dit Henri Dubief (qui ne l'ignorait sans doute pas lui-même, qui dit cependant, sans plus : de « *l'un de nous*. »). Il est de Jean Dautry¹, sans doute le plus actif parmi les proches de Bataille dans « Contre-Attaque ». C'est à Dautry qu'on doit donc cette formule, qu'il y a dix ans, à l'époque de la guerre du Rif par exemple, n'importe quel surréaliste eût soutenue : « *Nous sommes contre les chiffons de papier, contre la prose d'esclaves des chancelleries. [...] Nous leur préférons, en tout état de cause, la brutalité antidiplomatique de Hitler, plus pacifique en fait, que l'excitation baveuse des diplomates et des politiciens.* »² » Phrase qui, dans un second tirage, a subi cette modification qui en dit long sur l'embarras dans lequel elle a mis plusieurs de ceux qui l'ont tout de même signée : « *Nous leur préférons en tout état de cause, et sans être dupes, la brutalité antidiplomatique de Hitler, moins sûrement mortelle pour la paix que l'excitation baveuse des diplomates et des politiciens.* » « *Sans être dupes* » et « *moins sûrement mortelles* » sont venus occuper la place qu'occupait l'incongru : « *plus pacifique en fait* ». Il ne s'agit pas d'accuser – les accusations des surréalistes, le moment venu, ne se serviront de ces mots que pour régler d'autres questions ;

Bataille parle à plusieurs reprises de « *sentiment océanique* » Lequel n'est sans doute pas sans rapport chez lui avec la très vive impression que lui a faite l'immense foule manifestant – manifestation unitaire et spontanée – sur le Cours de Vincennes, le 12 février 1934, en réponse à la manifestation émeutière des Ligues devant le Palais Bourbon, le 6 février : « *Ce n'était plus alors seulement un cortège ni plus rien de pauvrement politique : c'était toute l'imprécation du peuple ouvrier, et pas seulement dans sa colère, DANS SA MAJESTÉ MISÉRABLE, qui s'avavançait grandie par une sorte de solennité déchirante – par la menace de tuerie encore suspendue à ce moment-là sur toute la foule.* » Ubiquité politique de Bataille, qui note dans son *Journal*, à cette même date, au sujet de l'échec du soulèvement ouvrier de Vienne : « *Cette nouvelle catastrophique se laisse lire sans la moindre hésitation : Autriche nazie.* »

1. « Mots d'ordre », sans date, in G. Bataille, *L'Apprenti sorcier*, op. cit., p. 188.

2. En 1925, le 2 juillet, à la Closerie des Lilas, Michel Leiris s'était ainsi écrié : « *Vive l'Allemagne* », « *À bas la France* », ce qui lui avait valu d'être rossé par des passants.

entre autres celle de la séparation de ceux qui les ont pourtant signés (dont Breton prétendra qu'on les lui aura fait signer, mais qu'il ne les aurait pas lus). Ce tract, tout tract simplifie, tend, intensifie, théâtralise – sur-théâtralise. On n'y reconnaît à peu près plus rien de ce que chacune des pensées qui l'ont signé signerait, s'il n'était que d'elle – si celle-ci pouvait si peu que ce soit vouloir être jugée, politiquement, à la pensée qu'en effet elle porte en propre. C'est le compromis par lequel l'action veut que la pensée passe, auquel l'une veut que l'autre cède. Il n'en a jamais été ni n'en ira jamais autrement : Bataille et Breton en faisaient en somme ensemble l'expérience. Et il n'est pas sûr que celle-ci ne les trouvât pas l'un comme l'autre *incapables* (Bataille semblait seulement plus résolu d'en supporter la conséquence possible ou nécessaire). On comprend pourtant sans mal ce que cette hyperbolisation pouvait vouloir tenter de faire apercevoir en forçant le trait. On ne doute pas même qu'à la limite elle ait été défendable (Hitler est du côté de la clarté – sa volonté de puissance ne laisse pas de doute – et Daladier sera bientôt de celui de l'hypocrisie politique¹). Elle date simplement d'un temps auquel il faut que ceux qui prétendent s'y affronter s'adaptent, et ceux-là montrent à s'y adapter un retard qu'on ne mesure tout entier qu'après-coup. Il n'était déjà plus temps de parler en ces termes – même début 1936. Même début 1936, le cas de la guerre était déjà réglé (elle aurait lieu), et l'anticapitalisme d'extrême gauche ne pouvait déjà plus faire comme si on avait affaire là à la répétition de guerres nationales (dans lesquelles ce sont des impérialismes qui se seraient affrontés) ni même coloniales. Même ceux qui se sont alliés pour lutter contre montrent là-dessus une absence de perspicacité presque exemplaire. Non pas parce qu'ils n'en voient rien. Mais parce que les mots n'existent pas encore pour dire ce qu'il convient d'en penser – ce qu'un tract cherche pourtant à faire (limite de l'*actionnement* politique de la pensée). Bataille s'obstine à

1. « *Quels cons!* », aurait-il dit de ceux qui l'acclamaient à son retour de la signature des Accords de Munich.

parler en termes « révolutionnaires » : de classe, de front. Or ce que l'hitlérisme a idéologiquement su faire, *et il le sait pourtant*, c'est qu'il n'est déjà plus question de classes, mais de « religion » et de « races ». S'il fallait certes qu'une exaltation révolutionnaire – hypothèse de base de « Contre-Attaque, soutenable quoi qu'en aient pensé après les surréalistes –, s'opposât à l'exaltation religieuse- raciale, et s'imposât à elle, il apparaissait clairement que la première emporterait dorénavant tout sur son passage; qu'il n'y aurait d'exaltation possible que d'elle dans l'ouest de l'Europe dans les années trente. La phrase vibrante par laquelle Bataille conclut n'était déjà plus de mise : « *Si un mouvement réel se produisait naissant d'une aussi grande angoisse, il devrait prendre nécessairement le caractère brûlant, imprévisible, contagieux à l'extrême, des grands mouvements religieux qui ont déjà bouleversé les peuples et leur ont révélé la valeur universelle de l'existence.* » Il n'y aura pas de religion de « Contre-Attaque » ; ce sera à Acéphale qu'il reviendra aussitôt d'en penser une.

Le dernier tract « Travailleurs, vous êtes trahis ! » (mars 1936) persistera pourtant, que Bataille rédige comme seul (nominativement, avec Jean Bernier et Lucie Colliard¹). La guerre y est de plus en plus présente, et la révolution de moins en moins. Elle ne l'est pourtant pas au point que Bataille s'y résigne. Il met même à ne pas s'y résigner une énergie toute politique (malheureusement délestée de toute critique), laquelle se résume cette fois à un pur et simple refus : celui « *d'emboîter le pas derrière ceux qui s'appêtent au massacre mutuel.* » Refus qu'un autre, qui le précède, « justifie », aux yeux du moins de ceux qui l'ont rédigé – « *Nous n'avons rien de commun avec la démence infantile du nationalisme allemand, rien de commun avec la démence sénile du nationalisme français.* » Qui ne le justifie pas à ceux de Breton et des surréalistes, qui s'en saisirent aussitôt – y dénonçant des

1. Auquel il appose de fait la signature des surréalistes, sans pourtant que « Contre-Attaque » soit nommé, et modifiant l'adresse à laquelle les soutiens doivent être apportés.

tendances explicitement « *sur-fascistes* » – pour mettre un terme définitif à leur appartenance à « Contre-Attaque ».

La fin, à laquelle chacun se tient

Ce qui ne contrarie certes pas Bataille qui le cherchait sans doute, comme en témoigne le fait qu’accompagnait cette déclaration un bulletin de souscription à un groupe nouveau : « Comité contre l’union sacrée ». C’est Acéphale, en réalité, qui y succédera, qui ne répond en rien à ce qu’il est convenu d’attendre d’un « comité », qui ne parlera plus même d’« union sacrée ».

Le « sur-fascisme » supposé de Bataille et des siens ne tient pas, bien sûr, qui s’autorise d’une construction malencontreuse, pour le moins, de Dautry¹. La protestation surréaliste ne s’y tient pas d’ailleurs qui parle sans contrôle du « *caractère purement fasciste* » des dites déclarations dues à Bataille et aux batailliens. De fait, quelque chose ne pouvait plus leur être supportable, que Bataille avait délibérément organisé : ces tracts, comme autant de faits accomplis devant lesquels ils se retrouvaient sans que le moyen leur ait été donné d’en délibérer collectivement. Bataille a – à quel moment ? – pris acte de ce que c’était lui qui disposait sans partage de la décision théorique *et politique* qu’appelait « Contre-Attaque », et qu’il ne pouvait plus attendre que celle-ci fût soumise à l’accord, fervent dans un premier temps, circonspect dans un second, de Breton et des siens, lesquels s’étaient sans doute mis d’accord avec lui mais ne l’avaient jamais entièrement rejoint (il est là question d’événements et de vitesse ; celle de Bataille inquiète qui répond aux événements et à sa vitesse propre). Breton n’a pas tort *du strict point de vue politique* : il n’est certes plus temps de n’avoir « *rien de commun* ». Est même déjà venu celui de se rabattre prudemment sur ce qui reste face à la « *démence infantile du nationalisme allemand* », fût-ce

1. Il n’est plus guère besoin de faire justice du sens de ce mot, dû à Jean Dautry, qui, sur le mode même de la constitution du mot sur-réalisme, et peut-être en hommage à celui-ci, voulait dire : fascisme relevé, surmonté.

sur « *la démence sénile du nationalisme français* ». Une objection insiste, cependant : il ne fallait pas, dans ce cas, et si peu de temps avant, entreprendre quoi que ce soit qui supposât qu'il fallait les tenir stratégiquement pour égales en nature ; égalité qui commandait qu'on leur opposât ensemble, et pour les mêmes raisons, une exaltation à caractère populaire et messianique, qui les renvoyât l'une et l'autre à leur formidable forfaiture (ce que j'appelle ici le sur-anti-fascisme de Bataille, que Breton appelle son sur-fascisme). Bataille ne lâche pas : Acéphale redira ce que « Contre-Attaque » avait commencé de dire : la guerre est sans doute inévitable, mais ce sera une guerre de religions. Et, à la religion nationale-socialiste, il reste à trouver quelle religion opposer. Tout entière à naître.